

LA MURAILLE ROUGE

Atelier Bofill, Barcelone



Oh ! peut-être ne sera-ce qu'une muraille, rien qu'un gigantesque paravent dont personne ne sait ce qu'il cache par rapport à quoi, si c'est le paysage en croquant de l'fach devant la curiosité bovine de la mer ou l'inverse. Ou peut-être le paravent se borne-t-il à jouer au jeu de l'éventail, fugace jalousie de fenêtre devant le visage de l'architecture du « Taller » qui y est présent, représenté par l'inquiétant « Xanadu » et le troglodytisme civilisé de « La Manzanera ». Ce qu'il y a de pire dans les textes poétiques c'est ce à quoi ils ressemblent. C'est pour cela que nous voudrions adopter à partir de maintenant des attitudes de catalogue touristique. A quelques kilomètres du rocher d'lfach, une curieuse construction qui a un nom de château de Kafka et de refrain de chanson de sorcières. Il s'appelle Xanadu et c'est en quelque sorte comme l'épithèse d'un ensemble résidentiel nommé « La Manzanera » réalisé par l'atelier d'architecture de Ricardo Bofill. Cet ensemble résidentiel se place — dans une période de transition dans l'œuvre de Ricardo Bofill et son groupe. Il vient à la suite des premiers travaux urbains menés à terme à Barcelone, et du quartier de Reus et juste avant la maison violette qui domine les hauteurs de Sitges et à la suite des projets de La Ville dans l'Espace.

Les manques de motif justifiés de Bofill ont dans la Manzanera une curieuse plastification. D'un côté, le bloc résidentiel est formé de demeures fondues avec le paysage, prolongement de sa couleur et de sa structure. Cette conduite, si grave et culturellement si avalisée, est soudainement dynamitée par celui qui fait le projet avec la construction de « Xanadu » qui dans sa structure semble allonger

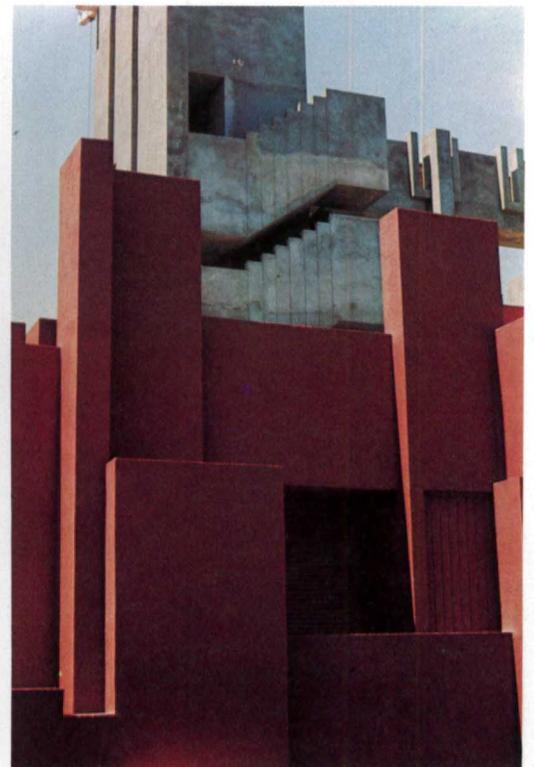
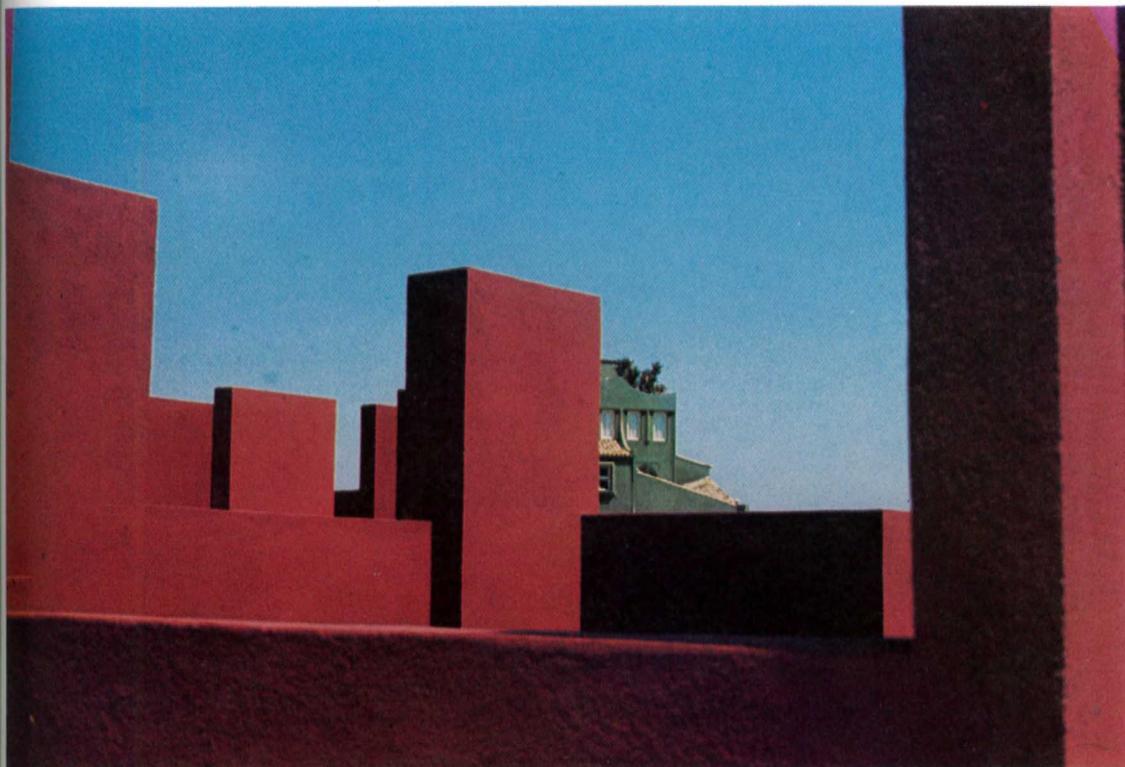
indéfiniment le projet d'architecture caméléonique, étant donnée sa silhouette évocatrice de celle du rocher d'lfach qui lui sert de fond.

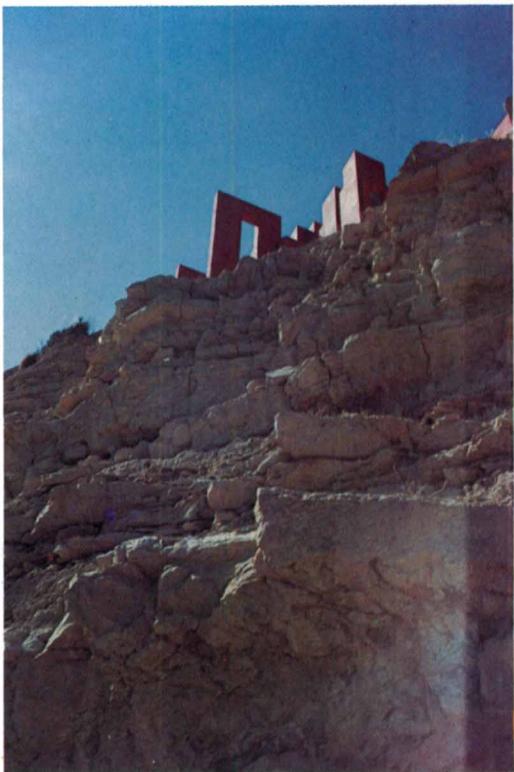
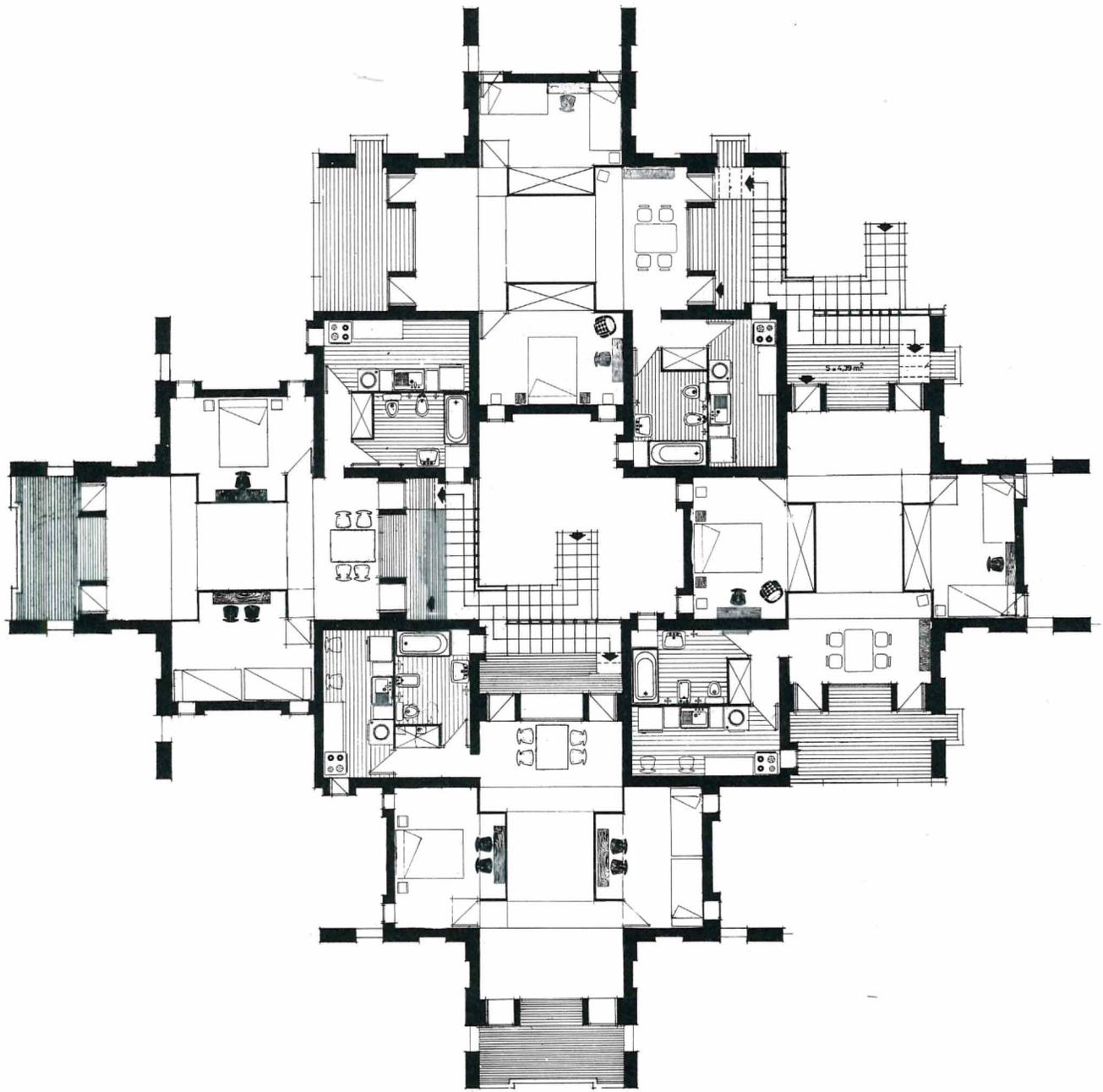
Mais l'auteur a peint « Xanadu » d'une couleur impertinente qui lui permet de récupérer un domaine privilégié devant le spectateur. L'auteur en a assez de s'excuser d'être né. Auteurs du monde, unissez-vous. Lecteurs du monde, rendez-vous !

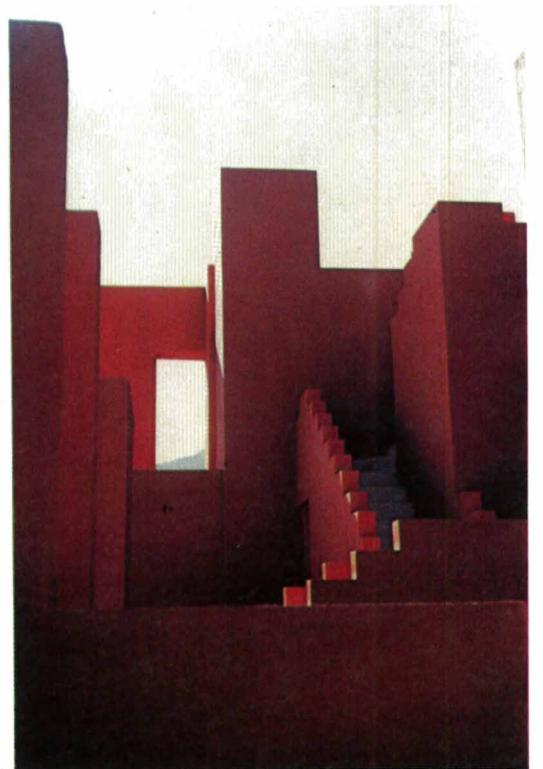
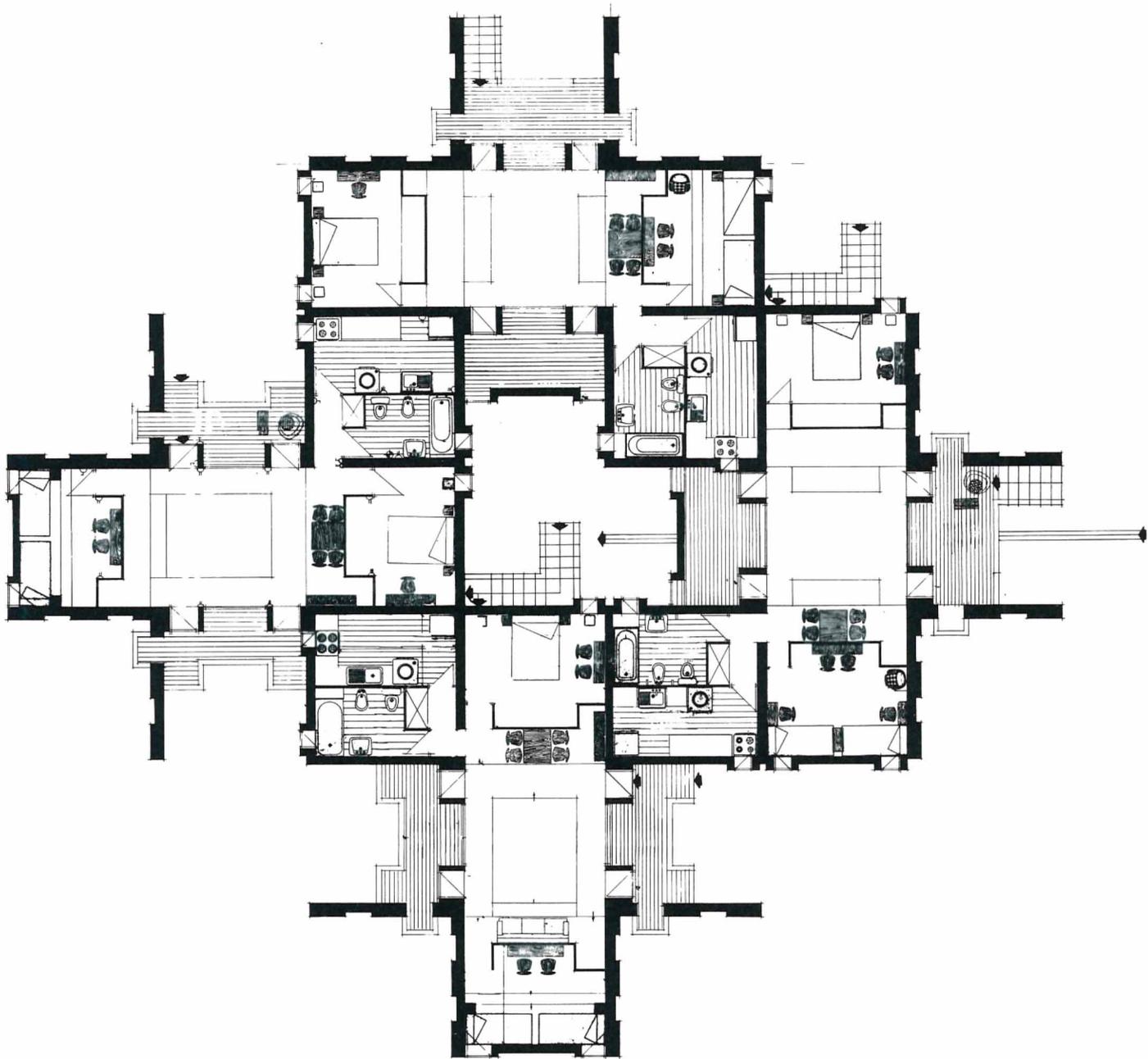
Les lecteurs qui arrivent à la Manzanera ont peur. Ils ne comprennent pas ce qu'ils ont fait à la mer avec cette piscine qui l'avale et qui en a besoin en même temps. C'est une opera aperta réelle et qui ne peut être transférée. Ils ne comprennent pas non plus pourquoi l'architecture peut jouer avec l'espace, alors que jusque aujourd'hui elle s'excusait à cause des lignes verticales qui tremblaient ou à cause des lignes horizontales avec une tachycardie d'arpège.

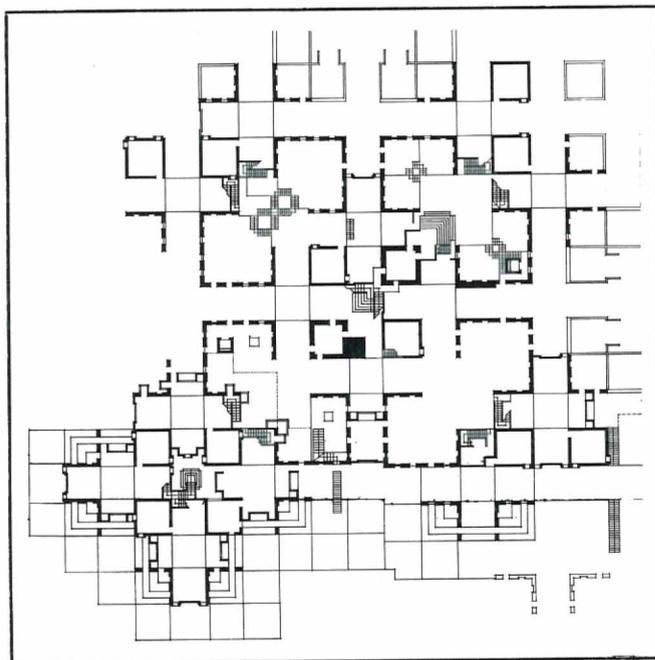
Mais leur étonnement et leur terreur n'ont pas fini. On construit maintenant cinquante appartements rouges devant la mer et les lords de l'amirauté se protégeront derrière le nerf rouge replié et tendu à la fois. Des hautes tours, les cauchemars teignent la mer de couleurs de cartes postales dans lesquelles on souhaite de bonnes fêtes de Pâques aux noyés. Il ne faut pas transcender la liberté de tacher le paysage en rouge, la liberté de le diviser en parcelles, en une liberté que jamais les urbanisations ne se permettront. Nous aimons le paysage parce qu'il ne nous plaît pas. Les Mongols accourent devant la Grande Muraille, en attendant l'invasion mongole, et ils ne comprendront jamais pourquoi elle n'arrive pas. L'invasion c'est nous.

MANUEL VAZQUEZ MONTALBAN.









*tu viens, et tu ne le sais pas,
 te trouver toi-même,
 personne ne t'a arrêté
 au pied de la muraille,
 et maintenant tu te trouves ici,
 stupéfait, angoissé
 et sans savoir quoi faire.
 La muraille n'a pas
 de secrets au dehors,
 mais dedans, silence !
 fais attention, ne crie pas,
 tu écoutes cette musique ?
 elle ne te rappelle rien ?
 oui, oui, tu as été ici
 il y a des milliers d'années
 tu jouais, oui ; est-ce un rêve
 ou ton imagination
 qui t'a fait une farce ?
 c'était un labyrinthe,
 un tableau plein de couleurs
 rouges, comme le sang,
 rouges, comme la frayeur
 qui fait trembler les pieds*

*Ah, les pieds ! ne profane pas
 de tes pas le temple,
 t'es-tu déchaussé dehors ?
 avance, avance, étranger,
 pénètre jusqu'au cachot
 qui t'attend, ne pense pas
 à t'arrêter ou revenir sur tes pas.
 Le retour n'existe plus
 personne ne pourra sortir
 même si son corps le fait ;
 ceci est un endroit de rêves
 où tous demeurent
 en attendant, en attendant
 la clarté d'un jour
 sans temps ni montres,
 où les âges,
 les siècles, les millénaires
 se confondront et brûleront
 en un seul bûcher,
 joyeux comme un vin
 de renommée ignorée.*

José Agustín Goytisolo

